

du Pape, lorsqu'il s'agit de la foi et de la morale. Cette circonstance mémorable, était capable, comme il se complaisait à le dire, de dédommager de tous les sacrifices de sa vie de missionnaire.

Le 21 juillet 1870, avant de quitter Rome, qu'il ne devait plus revoir, Mgr. Demers alla se précipiter aux pieds de Pie IX, et tout en larmes, il le supplia de lui donner une bénédiction tellement abondante, qu'elle pût l'accompagner dans le long trajet qu'il avait à faire pour se rendre dans son diocèse, et surtout dans le passage qu'il ferait bientôt du temps à l'éternité. Le pape le releva avec empressement, puis mêlant ses larmes aux siennes, il lui dit avec cette affection qui déborde continuellement de son large cœur : « Mon cher fils, je vous bénis, je bénis vos diocésains, je bénis votre famille et vos amis, et si vous arrivez au ciel devant moi, tendez moi une main secourable. » La douleur qui suivit cette séparation fut celle du meilleur des pères et du plus affectueux des fils.

Pendant la traversée de l'Angleterre en Amérique, Mgr. Demers eut besoin de se rappeler souvent les bonnes paroles qu'il venait d'entendre, pour faire mer son courage, car le vaisseau qui le portait, fut battu par la plus furieuse tempête qui se soit vue de mémoire d'hommes. Tout l'équipage était en proie à la plus grande frayeur, et s'attendait, d'un instant à l'autre, à être entraîné dans la profondeur des abîmes. Dans ce danger éminent, catholiques et protestants se pressaient auprès du Saint-Evêque, et semblaient le conjurer de les délivrer d'une mort certaine. Mgr. Demers, après avoir prié longtemps avec eux, et avec cette piété et cette constance qui inspire l'approche de l'éternité, se leva tout à coup et dit d'un air inspiré : « Ne craignez rien, je viens de faire un vœu à celle qui m'a sauvé mille fois, dans ma vie, à la bonne Ste. Anne, qui est la sauvegarde de ceux qui voyagent sur mer, et soyez certains qu'elle va venir à notre secours. » Ces paro-